

## Arlette Fortin, Eva et Rudolph Roden, Sabica Senez

Yvon Paré

Number 141, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62517ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Paré, Y. (2011). Review of [Arlette Fortin, Eva et Rudolph Roden, Sabica Senez]. *Lettres québécoises*, (141), 30–31.



Arlette Fortin, *Clara Tremblay cheseldéenne*, Montréal, de la Bagnole, 2010, 150 p., 16,95 \$.

## Dernier contact

L'émotion est grande quand on se penche sur *Clara Tremblay cheseldéenne* d'Arlette Fortin. L'écrivaine s'est éteinte quelques mois après avoir terminé ce manuscrit, en août 2009.

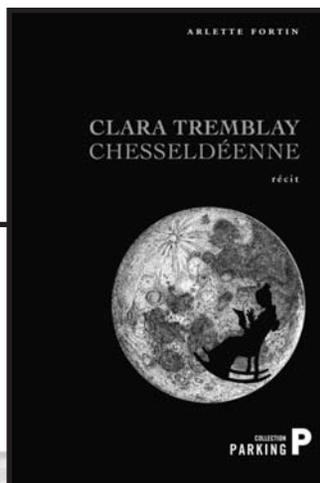
La mort est venue mettre un point final à une carrière trop courte. Ce récit s'avère donc l'ultime rencontre de l'auteure avec ses lecteurs.

Une vieille dame navigue dans ses 93 ans et vient d'emménager dans un CHSLD. Sa famille lui a un peu forcé la main, il faut dire. Si elle possède toute sa lucidité, le corps, lui, connaît des ratés. Le temps est sans pitié. Clara a eu quinze enfants, vivant des joies. Comme les plus grands malheurs. La mort de son fils Bruno, assassiné à coups de couteau, reste un moment qui la bouleverse encore, des années plus tard.

*Quand on a le corps en perdition comme je l'ai, les histoires se mélangent dans nos têtes. La vie tout autant que la mort s'emmêlent de nœuds pas défaisables. (p. 14)*



ARLETTE FORTIN



Clara, qui a toujours été fière et indépendante, se retrouve dans un milieu où tous ont rendez-vous avec la mort. Elle garde la tête haute, s'occupe de ses voisines, entend et voit ce qui se passe dans l'établissement.

### Dernier séjour

La confusion, les pertes de mémoire, l'incontinence et la solitude sont le quotidien de tous. Clara partage une chambre avec une mourante.

Elle est chanceuse malgré tout parce que sa fille Julienne lui rend visite une fois par semaine, faisant le voyage depuis son lointain Chicoutimi jusqu'à Québec.

*Parce que nous autres aussi on est du vrai monde. Même dérinchés, maganés d'la voiture, égarés pour d'aucuns, pas capables de grouiller pour d'autres, on est du monde pareil. Du vieux vrai monde presque fini, mais du vrai monde. (p. 24)*

Clara lutte pour la dignité et le respect. C'est tout ce qu'elle peut revendiquer quand la vie ne tient qu'à un fil, quand le bonheur s'accroche à un sourire ou à un léger attouchement. La considération dans un établissement où le personnel est débordé et où il ne peut consacrer que quelques minutes par jour aux patients.

*Y s'est passé ça pis y s'est passé aussi une très belle conversation avec la garde qui m'a aidée à me coucher. C'est bien pour dire qu'entre rien faire pour notre bien-être ou faire des presque riens de rien du tout, ça fait une différence très appréciable. Une grosse différence parce que c'est là, précisément dans cette différence-là, que la vie se reconnaît comme étant présente à soi pis aux autres. C'est pour ça que j'arrête pas de me chercher des petites activités de rien du tout. (p. 38)*

Un témoignage incisif, une description minutieuse de la vieillesse, des lieux où des gens frappés par la maladie attendent le dernier virage. Clara voudrait bien bousculer les choses, avoir sa chambre et un peu d'intimité, mais avec le temps, quand on perd le contrôle de son corps, tout devient impossible. La femme vive et indépendante vivra son dernier jour en cheseldéenne bien malgré elle.

Un récit bouleversant. Arlette Fortin savait certainement qu'elle écrivait là son dernier ouvrage. Un regard sans complaisance sur le vieillissement. Un sujet que la littérature ne fréquente guère et que l'on refuse souvent de voir. Rappelons qu'Arlette Fortin a remporté le prix Robert-Cliche en 2001 avec *C'est la faute au bonheur*.



Eva et Rudolph Roden, *Eva et Ruda*, Montréal, du Passage, 2010, 280 p., 27,95 \$.

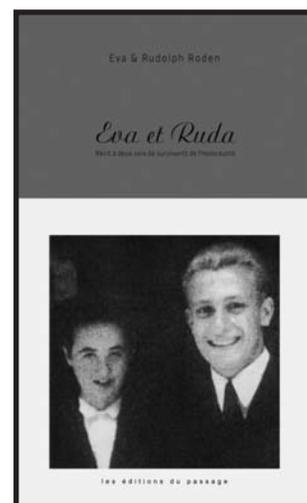
## Oublier l'horreur?

L'Holocauste ne cesse de refaire surface dans des films, des ouvrages de fiction, des récits et des témoignages. Ces écrits donnent encore la chair de poule, plus d'un demi-siècle après la Seconde Guerre mondiale et les folies des nazis.

Eva et Rudolph Roden ont d'abord publié leur récit en 1984. Vingt-six ans plus tard, la traduction française demeure percutante et bouleversante. Les deux voix se relancent et s'entremêlent, décrivent l'horreur. Une formidable histoire d'amour entre deux idéalistes, un rendez-vous avec la folie des hommes obsédés par le racisme et la haine.

### Tchécoslovaquie

Ils vivaient en Tchécoslovaquie, dans un milieu aisé avant ces événements qui ont déchiré l'Europe et marqué toutes les mémoires.



La signature des accords de Munich sonnait le glas pour ce pays. Les Allemands occupaient la Tchécoslovaquie qui était, pour ainsi dire, démantelée.

Les citoyens juifs devaient porter la fameuse étoile de David sur leurs vêtements. Ils perdaient leurs droits civiques et devaient partager leurs demeures avec d'autres familles. Un père était arrêté, un oncle disparaissait. Les plus folles rumeurs circulaient. Peu à peu, tous furent déportés dans des camps de concentration. Des populations entières se sont retrouvées dans ces trains de la mort.

Eva et Ruda se retrouveront à Auschwitz, le lieu même de l'horreur. Difficile d'imaginer que l'on envoyait, avec une logistique et une efficacité démentes, vingt mille personnes à la mort tous les jours. Un raffinement dans la barbarie qui dépasse toutes les limites.

*Aujourd'hui, lorsqu'il m'arrive de penser à Auschwitz, je ne vois que les grandes cheminées à moitié dissimulées par les bouleaux, crachant des flammes et de la lumière âcre. Je sens l'odeur fétide des os carbonisés et mes bras se couvrir d'une très fine poussière poudreuse, le résidu des cendres humaines qui se déposait sur nous et sur tout ce qui nous entourait. Je pense à l'éternelle boue, ressemblant à du sable mouvant, qui nous avalait jusqu'aux genoux. Mais plus que tout, je vois les enfants.* (p. 112)

## L'enfer

Le travail quotidien, la faim, l'humiliation, la délation, les délires des gardiens, la peur, la promiscuité, l'humidité et le froid deviennent le quotidien. Et la faim, toujours la faim, cette faim qu'il est impossible de satisfaire. La cruauté, l'aveuglement et la haine poussés à leur paroxysme.

Les écrits d'Eva et de Ruda décrivent les camps dans les gestes les plus simples, s'attardent à la lutte pour un peu de nourriture et des vêtements. Ce sont des héros qui se sont battus au jour le jour. L'espoir survit malgré tout. L'amour et l'amitié entre les prisonniers peuvent triompher de tout. Eva et Ruda ont peut-être été chanceux de connaître cet amour inébranlable.

*Nous le constatons tout autour de nous, et nous avons peur; peur pour tout le monde, mais surtout l'un pour l'autre. Tant que nous sommes ensemble, nous y arriverons, mais si... je ne veux seulement pas y penser — je ne crois pas que je le supporterai, si nous étions séparés —, je crois que je cesserais d'exister. Je ne voudrais pas vivre.* (p. 64)

Ils ont pu garder l'espoir et la volonté de survivre. Ce n'est pas le cas de tous. Ils vivront la libération avec l'impression de quitter l'enfer.

## Migration

Le couple migre au Canada pour se donner un autre avenir et se refaire une vie. Ils n'oublieront pas, comment pourraient-ils? Il faut se souvenir pour empêcher que de semblables horreurs se répètent. Malgré tout, l'histoire démontre que ces crimes ne cessent de se multiplier partout sur la planète. L'humain apprend difficilement de ses folies.

Un incroyable message d'espoir et d'amour qui résiste à tout. Assez pour croire à un avenir meilleur.



Sabica Senez, *Petite armoire à coutellerie*, Montréal, Leméac, 2010, 152 p., 14,95 \$.

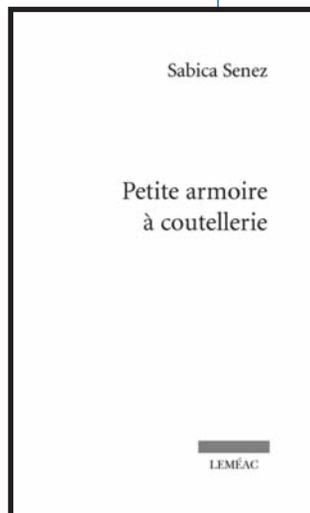
# Perte d'amour

Une femme vit la douleur de l'abandon, malgré les rencontres et les gestes qui permettent de s'accrocher. L'homme s'est éloigné en emportant les élans du cœur et du corps.

Sabica Senez chante la perte d'amour et la désertion dans *Petite armoire à coutellerie*, des textes qui se recroquevillent dans quelques phrases. L'amour est parti sans que l'on sache pourquoi, ne laissant que quelques phrases derrière lui. Qui peut expliquer le pourquoi et le comment des ruptures? L'amour prend toute la place un jour et n'est plus le lendemain.

La femme n'arrive pas à oublier certains regards, des paroles et des gestes. Elle peut chavirer sous les mains d'autres hommes, jamais elle n'arrive à tourner la page. Le plaisir des sens ne chasse pas l'amoureux. L'unique qui transportait son corps et son esprit.

*Le 18 septembre de cette année-là, j'ai regardé mon cœur s'arracher de ma poitrine pour aller se greffer au tien. Et tu sais qu'il a fait ça vite. J'ai contemplé ce beau spectacle sans aucune envie de rattraper au vol mon organe vital.* (p. 13)



Si la rencontre a été foudroyante, le départ a creusé un véritable cratère.

*J'ai été ton fruit, et j'en redemanderais. J'ai le goût de tout toi. De A à Z, du nord au sud, de gauche à droite et en diagonale. Mais on dirait bien que ce n'est permis ni de le penser, ni de le dire, ni de le faire. J'ai le droit de pas grand-chose avec toi.* (p. 15)

Les grandes passions, comme les feux de forêt, ne laissent que cendres et suie.

## Minimum

Cette rupture a cassé l'écriture. Il ne reste que des phrases éparpillées, des paragraphes comme des messages jetés à la mer. L'écrivaine s'attarde aux moments intimes, aux traces laissées par le départ. Ici et là, le lecteur découvre de véritables perles, des miniatures qui accrochent et retiennent. Des instants qui trouvent leur force dans ce dépouillement, cette vérité nue qui renonce aux maquillages.

*Pour guérir un peu, j'avais monté deux boîtes vides de la cave: ranger mes souvenirs de nous. Notre histoire tient dans une seule.* (p. 127)

Des moments de grâce qui sonnent tels des haïkus. Chaque mot vibre tels des gongs.

*Ton silence est une lame sur ma gorge.* (p. 60)

Parfois, quand l'émotion est trop forte, quand la parole n'arrive plus à toucher la perte et la douleur, Sabina Senez se noie dans le silence. Les images se dissolvent, les mots s'effritent. Il ne reste alors que la page blanche et peut-être les affolements du cœur qui habitent l'univers. 